

Autor: Alberto Marticorena – letra, Institución Psicoanalítica

Título: Parler du corps. Une question de nom

Dispositivo: Plenarios

Le sens du mot corps n'est pas univoque, mais il semble supposer toujours une entité, un objet configuré par les actes qui se font dans les dits. On dit que le corps « parle » et « qu'il fait parler de lui ». Freud et ses patientes hystériques ont fait l'expérience inaugurale d'un corps qui est dessiné par les mots, perturbant les limitations représentationnelles de l'espace médical – cartésien.

Imaginer un commencement

À l'origine il y aurait eu un organisme, une substance vivante, un processus biologique, qui s'est fait corps du fait d'être touché par le signifiant incarné dans le langage, avec les conséquences que nous, psychanalystes, tirons comme nécessaires. Ce qui est fondamental pour cette question, c'est l'image du corps comme signifiant dans le champ de l'Autre, de sorte que dans les faits, le parlant, d'abord parlé, s'inscrit et en même temps il se scinde. Le « stade du miroir » proposé par J. Lacan formalise cet événement.

Nous pouvons localiser dans ce temps originaire ce que Freud dénomme une intrication, qui n'est pas une synthèse unifiante, entre pulsion de vie et pulsion de mort.

Lorsqu'un corps s'instaure, en même temps la dimension de l'ex-istence se fonde, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de corps sans un réel.

« Il y a un réel qui ex-iste au phallus, qui s'appelle la jouissance » (R S I, 11/03/75).

Et dans *Encore* (21/11/72) : « Mais l'être, c'est la jouissance du corps en tant que tel, c'est-à-dire comme *a* – mettez-le comme vous voudrez - comme (*a* / *a*- / à) sexué ». Donc, avec la lettre qui écrit l'objet, ou avec la particule privative, ou avec la préposition qui indique une direction. Le « corps en tant que tel », qui doit être compris comme celui qui ne reçoit pas d'attributs, ni des déterminations, ni des prédicats.

Ces fonctions de la place de l'Autre, que nous distinguons comme celle du signifiant et celle de l'Autre sexe, celle de la jouissance sexuelle comme impossible dans son infinitude, se trouvent dans une mythique opération instituant à partir de l'état de manque de défense.

Dans *Encore* (21/11/72), on dit de l'Autre « place de l'Autre, d'un sexe comme Autre, comme un Autre absolu ». À différencier de l'Autre pour qui il y a le désir et l'inconscient structuré, pour qui un signifiant représente le sujet.

Et avec eux, entre eux, entre les deux, l'appareil de la pulsion va s'insérer.

On pourrait situer une série d'équivalences : réel / ex-istence / Autre absolu / corps « en tant que tel » / a-sexué / jouissance. Un reste, réel noué, qui fonctionne seul, le vivant-mortel, qui est ce qui manque dans le registre imaginaire-symbolique. C'est à partir de ce reste que nous sommes touchés : le traumatique. La prétention rationnelle unifiante du symbolique trouve sa limite là où revient son même point d'origine perdu, oublié par le « contreplaqué » toujours inachevé qui fait le signifiant.

Le Phallus « monnayé » (de la même manière que dans un système économique la « valeur » économique de la marchandise prend représentation dans la monnaie pour entrer en circulation) par la métaphore paternelle sépare de l'infinitude de la demande, évoquée par la présence de l'Autre, à qui il est inutile de prêter des objets.

Le Phallus « normalise » le *plus-jouir*. Le complexe d'Oedipe (parricide – inceste) fait le passage de l'impossibilité à l'interdiction, et les objets pulsionnels partiels prennent une signification phallique dans l'économie du désir.

Corps-Objet-Nom

Si la loi, dans son monnayement normalisant, opère, depuis le moment où le langage l'assujetti et l'aliène le parlant est également assujetti et compliqué dans un moins de satisfaction; ce qui s'écrit avec *-phi* comme limite de l'imaginaire c'est sa relation à la

jouissance. La jouissance phallique est la forme que la jouissance sexuelle peut prendre du fait de se résigner à la castration. La différence sexuelle pourrait se définir par la position que cette jouissance prend dans l'économie subjective. Prétend-on tout et/ou pas-tout ?

Avec l'articulation de jouissance sexuelle et désir, depuis l'Autre, le régime du corps reste déterminé, ainsi que son imaginaire et le principe du plaisir duquel il est suspendu. Les organes sont déjà des instruments et le moyen qui, jusqu'à une certaine limite où ils défailissent, soutiennent le parcours dans la perspective de la jouissance ouvrant au désir.

Ainsi, le corps devient le support du nom, d'une version du nom propre, de ce qui nous nomme par le chiffré des conditions de désir et de jouissance. Le nom propre, qui a son représentant dans le patronyme, situe cette singularité. En tant que symptôme, comme la forme que prend la vie sexuelle du névrosé, il va s'installer entre la jouissance référée à l'être, maintenant *a-sexuée*, et la coercition de l'ordonnement symbolique.

Le fait de se situer sur le bord de la métaphore est la raison par laquelle le nom propre, qui installe le sujet dans le carrefour entre désir et jouissance, « gêne » (dérange, violence) le névrosé, comme J. Lacan le dit. 1) En partie parce qu'il marque et inaugure une dette symbolique (« Lettres... », lettre 101 : « Tu dois une mort à la nature », comme le rappelle Freud) ; là où cette dette est récusée, elle devient une forme quelconque de *réaction thérapeutique négative* par laquelle nous marquons une limite de notre champ dans la direction attendue d'une cure, une limite sur laquelle avancer. Le « ne pas reculer devant le désir » est ici un impératif pour l'analyste. 2) Et aussi parce que, inconscient et avec sa précedence dans le refoulé primaire, il s'impose dans une dimension d'étrangeté angoissante par rapport à la proximité d'un Autre trop vaste, irréductible à un savoir. C'est la raison par laquelle l'angoisse est ce qui s'en suit de nous retrouver réduits à un corps qui, malgré être ordonné sur l'image et phantasmatiquement autour des espèces du *a*, évoque

toujours la place de la cause vide, du manque-à-être, du trou qui est précisément ce qui est revêtu par la surface du corps ou obturé par les a.

Le corps comme *semblant*

Dans le « rapport » social-sexuel le corps est un objet ; il est d'abord le *petit autre* similaire, avec qui dans le lien il sera possible d'atteindre une objectalité différente, celle de l'objet pulsionnel, ainsi que l'autreté de la cause. Il y a une forme privilégiée de situer la jouissance, la forme de la marque qui supporte le corps, délimitant des objets privilégiés. La coupure même de l'objet évoque une jouissance. Objet qui n'a pas nécessairement son emplacement imaginaire dans le corps de l'autre ou dans celui du sujet, mais qui comme effet du discours se situe « entre » les deux, avec des effets sur l'unité imaginaire du corps et atteignant un hors-du-corps.

La marque, la cicatrice sur la surface corporelle, la blessure, la lésion organique desquelles nous avons des nouvelles à travers ce dont on nous parle, s'installent rappelant un « oubli » ou une insuffisance de la coupure symbolique. Notre clinique semble l'indiquer fréquemment. Violence et traversée d'une limite, d'une barrière qui est impliquée par la présence de l'autre (nous pouvons dire : le réel) qui met à jour une dimension de l'in-accessible, du non dominé, de ce que la nature ne cède pas à la culture.

Le corps trouve sa place phantasmatique comme corps de l'autre qui symbolise l'Autre et duquel on prétend jouir, et/ou comme corps offert passivement à la jouissance d'un Autre. En tout cas, le corps se trouve partialisé, il se prend à partir de zones, par parties. Et la jouissance se rapporte à un hors du corps, à un objet séparé, perdu, à l'inscription d'une limite. La jouissance de l'Autre à une note sadienne, active pour le sujet, et une autre extatique, subjective, passive. C'est la jouissance à laquelle on a accès dans le cadre de la sexualité.

Ce sont deux positions qui partent du registre et de l'inscription de la castration (mort), qui suppose la perspective d'une renonciation, d'une limite à la satisfaction. Les actions sur les conséquences sont celles qui font la différence : de domination

et de rejet de cette limite dans un cas, de soumission et de consentement dans l'autre.

C'est à partir de ce « Au-delà... » et de la *pulsion de mort* que Lacan peut ouvrir le chemin au concept de jouissance comme un frayage, comme la différence qui accompagne le mouvement du désir. Sous la forme d'un excès il peut arriver à impliquer un mal, que ce soit pour le sujet ou pour l'autre.

Il y a une voie de retour réservée au corps propre aliéné pour l'Autre, celle de la jouissance hors-du-corps, à partir des objets partiels. Les *a* sont en même temps la voie d'accès que le sujet a par rapport à l'Autre et le moyen pour qu'on dise « ce n'est pas ça ».

En somme, c'est ce avec quoi nous parlons.

Alberto G. Marticorena

letra Institución Psicoanalítica

Buenos Aires, mai 2009